



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

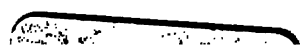
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

GRAD
891.809
L124ch

B 1,345,588





100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

LES
CHANSONS
POPULAIRES
DES PEUPLES SLAVES

PAR
ÉDOUARD LABOULAYE
DE L'INSTITUT.

Conférence tenue au profit des blessés polonais, dans la salle
Barthélemy, le 17 février 1864

PARIS
ERNEST THORIN, ÉDITEUR
7, RUE DE MÉDICIS, 7

1864

891.809

L124-CH

BPC

41.
2000
S. 1000
1000

LES
CHANSONS POPULAIRES
DES
PEUPLES SLAVES

MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai choisi pour sujet de notre entretien de ce soir les poésies populaires des Slaves. C'est un sujet peu connu en France, mais curieux, que je crois fort beau, et qui, je l'espère, ne vous déplaira pas.

D'abord, qu'est-ce qu'un chant populaire? Il faut s'entendre sur ce mot. Il est susceptible d'être entendu de plus d'une façon. Ainsi, par exemple, à Paris, nous ne pouvons guère sortir dans la rue ni même rester chez nous, sans qu'un orgue infernal, tourné par une main infatigable, ne vienne nous jouer des airs qui sont, dit-on, populaires, et dont la musique est quelquefois agréable; mais quant aux paroles, si c'est là ce qu'invente le peuple le plus spirituel de la terre, je me demande ce qui peut rester aux autres. (*Rires.*) Je n'appelle pas cela de la poésie populaire. Quand le peuple fait des chansons ou quand il les adopte, il faut qu'il y mette ou qu'il y trouve ce qu'il a dans le cœur, c'est-à-dire de nobles sentiments et de grandes pensées. Ces airs dont on nous assassine, ce n'est pas de la poésie populaire, c'est de la poésie de la rue, ce qui est fort différent.

Qu'est-ce donc que la poésie populaire? Au lieu d'une définition, qui, en général, n'est comprise que par celui qui la fait, quand il la comprend (*on rit*), j'aime mieux vous chercher des exemples.

Puisque nous sommes réunis, donnons-nous le plaisir de voyager ensemble, d'aller un peu à l'étranger, dans les pays où il y a des chants populaires. Nous n'avons que le choix. Si nous voulons aller en Écosse, nous trouverons les bergers qui chantent dans la bruyère; en Grèce, nous entendrons ces chants magnifiques qui, il y a quarante ans, échauffaient tous les cœurs, et poussaient la France à secourir les derniers descendants des Hellènes; en Espagne, nous trouverons les romances, tout un peuple qui chante et pour qui guerre, amour, douleur, tout est occasion de chant populaire. Mais, sans vous mener aussi loin aujourd'hui, je vous proposerai un voyage en Italie, en Toscane, dans ce pays qui ressemble à un jardin, où la nature est d'une fécondité admirable, où vous voyez dans le même champ le mûrier, la vigne qui monte après les arbres, le maïs qui pousse sous les mûriers.

Le soir vous voyez presque tous les jeunes gens partir pour aller chanter sous les fenêtres de celles qu'ils appellent leur dame, c'est-à-dire de leur fiancée; ce sont d'honnêtes jeunes gens qui, en général, chantent des chansons fort morales, et qui recommandent notamment à leurs dames, en filles bien nées, de ne pas sortir sans leur mère. Ces paysans, qui parlent une langue excellente, cherchent dans leur mémoire, dans le souvenir de ce qu'ils ont entendu, comment ils pourront faire pour charmer celles qu'ils aiment, et cette naïveté de sentiment passe dans leurs chansons, qui sont d'une délicatesse extrême. Je n'en veux pour preuve que celle-ci :

« Lève ta tête blonde, et ne dors pas. — Ne te laisse pas vaincre par le sommeil; — je suis ici, mon amour, pour te dire quatre paroles, — et toutes quatre sont pour moi sans prix. — La première, c'est que tu me fais mourir. — La seconde, c'est que je te veux un grand bien. — La troisième, c'est que je me recommande à toi. — Et la dernière, c'est que je t'aime. »

A côté de ces poésies gracieuses, il y en a d'autres qu'improvise aussi le paysan, quand il va braver la fièvre et la mort dans les marais de la Toscane, ce qu'on appelle la Maremme. Là, pensant à tout ce qu'il a laissé au pays, l'exilé a aussi sa chanson.

Voici une de ces chansons de la Maremme :

« O soleil qui t'en vas, qui t'en vas, — ô soleil qui t'en vas par delà les col-

lines, — fais-moi, si tu peux, un beau plaisir ; — salue mon amour, je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui.

O soleil qui t'en vas par-dessus ces grands chênes,
A ces beaux yeux noirs va conter mes peines ;
O soleil qui t'en vas par-dessus ces ormeaux,
A ces beaux yeux noirs va conter mes maux. »

Ce sont là les poésies d'un peuple heureux ; mais si de la Toscane nous passons en Corse, là nous trouverons des chants populaires qui ont un tout autre caractère ; c'est la vengeance de famille qui règne. Ce que veut celui qui a perdu un père, celle qui a perdu un mari, c'est la vengeance, et une vengeance prompt, la vengeance du stylet, celle qui, dit-on, donne de l'honneur pendant la vie, et de la gloire après la mort. Et là, quand le cadavre est dans la chambre basse, un parent, une femme, d'ordinaire, s'approche : c'est la sœur, c'est la mère ; elle approche, les cheveux épars, tremblante, quelquefois traînant la chemise sanglante du mort, et elle improvise ce qu'on appelle un *vocero*, un appel à la vengeance, une vocifération. Quelques-uns de ces *voceri* sont des poèmes remarquables, et tous, c'est le caractère propre des chants populaires, sont d'une grande vérité, d'une vérité souvent terrible, mais qui plaît aux gens qui ont le goût fatigué par le bel esprit.

Voici un de ces *voceri* : L'homme était à la fenêtre d'en haut, à la lucarne ; on lui a tiré un coup de fusil, on l'a tué. Le cadavre est apporté dans la chambre basse, la sœur arrive, et voici ce qu'elle dit. Remarquez que ces chants sont des improvisations véritables, notées sur place, et non des inventions de gens ingénieux.

« Je filais ma quenouille, quand j'entendis un grand bruit. C'était un coup de fusil qui m'a tonné dans le cœur ; il me semblait qu'on me disait : Cours où ton frère est mort.

« Je courus à la chambre d'en haut, j'en ouvris la porte toute grande. — Je suis frappé au cœur, me dit-il. — Et moi, je tombai morte. Si alors je ne suis pas morte, c'est qu'une chose me soutient.

« Je veux m'habiller en homme ; je veux acheter un pistolet et montrer à tous ta chemise sanglante ; car personne n'attend pour se couper la barbe qu'il t'ait vengé.

« Te venger, qui veux-tu que ce soit ? Ta mère qui se meurt ou ta sœur Maria ? Ah ! si ton frère Lario n'était pas mort, cela ne finirait pas sans carnage.

« D'une famille aussi grande, tu n'as laissé qu'une sœur, sans cousins de ton sang ; pauvre, orpheline, elle n'a pas un mari ; mais pour te venger, sois tranquille, une sœur, c'est assez. »

C'est la fureur qui parle, mais en même temps c'est la vérité. Ce n'est pas une vérité agréable, mais enfin c'est bien ainsi que parle la nature.

En France, nous avons des chants populaires. Pourquoi n'ont-ils pas, en général, tout le succès, toute la célébrité qu'ils devraient avoir ? Cela tient à ce que nous avons une grande littérature ; c'est ce qui explique comment, en certains pays, les chants populaires disparaissent, ou pour mieux dire passent au second rang. Les peuples ont, comme les plantes, leur floraison ; il vient un moment où toute la vie littéraire d'un pays s'épanouit d'un coup, où une génération de grands hommes donne à la langue son caractère. C'est ce qui est arrivé en France, sous le règne de Louis XIV. Des poètes comme Corneille, Molière, Racine, La Fontaine, des orateurs comme Bossuet, comme Fénelon, ont donné aux idées françaises une forme si magnifique, que cette forme a été depuis lors universellement adoptée. Il s'est fait une séparation entre la langue parlée par le peuple et la langue écrite par les gens qui savent écrire. Et, en effet, ce n'est plus aujourd'hui une chose toute simple que d'écrire ; il faut conserver certaines formes, observer certaines manières de s'exprimer qui ont été fixées par des hommes de génie. Voilà pourquoi quand une grande littérature s'est établie dans un pays, les chants populaires se trouvent écrits dans une langue qui n'est plus celle de la bonne société, la langue littéraire ; le mérite de la forme leur manque. C'est pour cette raison qu'en France, les chants populaires n'ont pas la place qu'ils méritent.

Mais il n'en a pas toujours été ainsi, et on peut dire que, jusqu'au dix-septième siècle, nous avons eu des chants populaires d'une vraie beauté. On les a laissés perdre, pour la plupart ; cependant il en existe encore beaucoup, ne fût-ce que les rondes que chantent nos enfants dans leurs jeux, et qui presque toutes sont de vieilles chansons populaires. Aujourd'hui on commence à les recueillir, et souvent on trouve de véritables perles. Je vous en donnerai un échantillon. Un savant qui s'est consacré tout entier à la gloire de sa province, M. Prosper Tarbé, a recueilli les chansons de la Champagne. Parmi ces chansons, il y en a beaucoup qui sont très-gaies ; elles ont cette finesse narquoise qui est le caractère particulier des poésies de La Fontaine. On voit que La Fontaine était un homme de génie ; mais qu'il sentait son terroir, et, de même que les vins de Champagne ne peuvent se faire partout, La Fontaine ne pouvait naître

qu'en Champagne. (*Applaudissements.*) A côté de ces chansons, il y a des chants plus sérieux, des chants graves et tristes, et j'en ai trouvé un qui me paraît être d'une singulière beauté.

Il est intitulé *Jean Reinaud*, et il paraît que cette poésie, qui se chante encore aujourd'hui à Reims et qui s'y chante probablement depuis plusieurs siècles, se retrouve dans plusieurs provinces de France. C'est une véritable ballade à laquelle il ne manque que de venir d'Allemagne pour que les esprits les plus délicats la déclarent un chef-d'œuvre. (*Rires d'assentiment.*)

Jean Reinaud est un pauvre soldat qui a été obligé de partir en guerre, abandonnant sa femme enceinte, ses enfants et sa mère. Le pauvre soldat s'est sacrifié pour son pays, il revient fatigué, accablé, sans se plaindre. Ce qu'il désire, c'est de rentrer dans sa maison, et d'y mourir comme meurt le pauvre, en se résignant et sans déranger personne.

Voici la pièce :

LA LÉGENDE DE JEAN REINAUD.

Quand Jean Reinaud de la guerre revint,
Il en revint triste et chagrin :
Bonjour, ma mère. — Bonjour, mon fils.
Ta femme est accouchée d'un p'tit.

Allez, ma mère, allez devant,
Faites-moi dresser un beau lit blanc;
Mais faites-le dresser si bas
Que ma femme ne l'entende pas.

Et quand ce fut vers la minuit,
Jean Reinaud a rendu l'esprit.
Sa mère se prit à pleurer,
Sa pauvre femme à écouter.

— Ah ! dites, ma mère, ma mie,
Ce que j'entends pleurer ici ?
— Ma fille, ce sont les enfants,
Qui se plaignent du mal de dents.

— Ah ! dites, ma mère, ma mie,
Ce que j'entends clouer ici ?
— Ma fille, c'est le charpentier
Qui raccommode le plancher.

— Ah ! dites, ma mère, ma mie,
Ce que j'entends chanter ici ?
— Ma fille, c'est la procession
Qui fait le tour de la maison.

— Mais, dites, ma mère, ma mie,
Pourquoi donc pleurez-vous ainsi ?
— Hélas ! je ne puis le cacher,
C'est Jean Reinaud qui est décédé.

— Ma mère, dites au fossoyeur
Qu'il fasse la fosse pour deux,
Et que l'espace y soit si grand
Qu'on y renferme aussi l'enfant.

(Longs applaudissements.)

Voilà ce que j'appelle des chants populaires, des chants qui vont au cœur, qui sont faits on ne sait par qui, mais qui sont adoptés par tout le monde, et passent ainsi de génération en génération pour charmer les uns et consoler les autres.

Nous nous entendons maintenant sur ce que sont les chants populaires. Ce sont des chants qui ne sont pas faits par des poètes de profession. C'est une femme, une jeune fille, un soldat, c'est une mère qui a perdu son enfant, qui essayent d'exprimer ce qu'ils sentent. Partout où l'on prie, où l'on aime, où l'on souffre, où l'on se bat, vous trouvez des hommes qui chantent Dieu, l'amour, la souffrance, la bataille. Ainsi, pour ne parler que de notre pays, ces noëls, que dans beaucoup de provinces on chante encore et que tant de mères ont chantés à leurs enfants, ce sont des poésies populaires. Nous avons même aujourd'hui dans l'Église des chants populaires. Le *Stabat Mater dolorosa*, le *Dies iræ*, l'*O Fili et Filiæ* ! sont des hymnes populaires composés par des auteurs inconnus, par de pieux moines dans leurs cellules ; ces hymnes, l'Église les a consacrés. Des chants de guerre, il y en a eu partout au moyen âge. Quand les barons et les chevaliers allaient en guerre, ils avaient auprès d'eux un trouvère qui chantait, et l'une des chansons, qu'ils aimaient le mieux, qui était le plus en faveur, nous est restée, c'est la chanson de Roland.

Ainsi partout l'on chante ; le chant est aussi naturel à l'homme que la parole ; car le chant, c'est la parole animée, vivifiée, agrandie par la passion.

Voilà ce que sont les chants populaires. Voyons ce qu'ils sont chez les peuples slaves.

Vous savez que l'Europe est divisée, par de savants observateurs, en trois familles différentes. Il y a d'abord ce qu'on appelle la famille des peuples latins, c'est-à-dire des peuples frères d'origine, qui ont été façonnés par les Romains et en ont gardé la langue transformée par le temps : les Français, les Italiens et les Espagnols. Vient ensuite une seconde famille de peuples, qu'on appelle la famille germanique, et qui comprend non-seulement les peuples de l'Allemagne, mais les Scandinaves, les Anglais, les Hollandais. Puis enfin, à la suite de ces deux familles, se place une troisième, la dernière venue dans la civilisation et qu'on appelle la famille slave. Les peuples qui la composent appartiennent à différents gouvernements ; il y a par conséquent des séparations politiques, mais au fond on reconnaît l'unité. Ce sont des peuples qui ne parlent pas tout à fait la même langue, pas plus que les Français et les Espagnols, mais pour le savant, pour celui qui a fait une étude particulière de ces questions, ces peuples sont de même souche. A cette grande famille se rattachent dans la Turquie d'Europe les Monténégrins, les Bosniaques, les habitants de l'Herzégovine, les Bulgares et les Serbes. En Autriche ce sont les Dalmates, les Croates, les Slovaques qui sont dans la Hongrie, les Vendes qui habitent la Styrie, la Carinthie et la Carniole, les Tchèques qui peuplent la Bohême et la Moravie, les Ruthéniens dans la Gallicie ; enfin dans l'empire de Russie, ce sont les Polonais, les Ruthéniens et les Russes.

Il est arrivé à cette grande famille de peuples ce qui est arrivé chez nous. Là où s'est formée une littérature, les chants populaires ont peu à peu baissé dans l'opinion et se sont affaiblis ; c'est ce qui a eu lieu dans la Pologne, qui a de grands poètes ; c'est ce qui est arrivé aussi en Bohême ; mais ailleurs, les chants populaires sont restés la seule littérature du pays, et dans certaines contrées ces chants sont d'une beauté, et ont une grandeur qui est faite pour charmer.

Parmi ces populations se trouve au premier rang le peuple serbe, une petite nation d'un million d'hommes. Il est au premier rang ; peut-être, grâce à un homme qui a eu le soin de recueillir ces chants et de les faire connaître à l'Europe. Ce patriote à qui la Serbie doit toute sa gloire, c'est M. Wuk Stefanowitch qui habite Vienne aujourd'hui.

Dans la Bulgarie, il y a aussi de beaux chants nationaux ; mais

on ne les a pas recueillis, et peut-être périront-ils misérablement.

En Serbie on distingue ces chants en deux classes distinctes : dans la première on place ceux qu'on appelle les chants des héros ou des jeunes gens, ce sont toujours des chants de guerre; dans la seconde sont les chants domestiques ou de la famille, ce qu'on appelle les chants de femmes, quoique souvent ce soient des hommes qui les aient composés. Les premiers poèmes, les chants des héros, ont un caractère particulier, ils ressemblent d'une façon étrange à la plus grande poésie de l'antiquité, à la poésie d'Homère. Cela tient à la situation même où se trouvent les populations serbes. C'est, je crois, le dernier peuple auquel il ait été possible, comme aux chevaliers du moyen âge, de se battre corps à corps avec ses ennemis.

Aujourd'hui la guerre a chez nous une tout autre physionomie, un tout autre aspect : c'est une terrible industrie, un sacrifice de masses d'hommes pour arriver à un résultat final; le poète dans nos batailles, c'est le canon, et quand celui-là parle, tout le reste se tait. (*Applaudissements.*) Ce n'est pas que dans nos guerres modernes il y ait moins de grandeur, et que ces guerres ne puissent trouver quelque jour leur poète. Ce soldat dont on ne parlera jamais, ce bataillon qui figure à peine sur un ordre du jour et qu'on envoie mourir pour défendre un pont, pour garder une position, et qui y va bravement sans se plaindre, sans autre mobile que le patriotisme, cela est beau, cela est beaucoup plus grand que tout ce que nous montre l'antiquité; mais ce sacrifice, obscur pour les hommes et grand devant Dieu, ce sacrifice n'a pas l'éclat poétique de deux chevaliers, de deux cavaliers qui se rencontrent, se provoquent et se battent. Il y a pour ainsi dire entre les deux situations la même différence qu'entre le costume antique et le costume moderne. Notre soldat a un habit sombre, de façon qu'il ne serve pas de point de mire à l'ennemi, tandis qu'autrefois ces splendides costumes, ces riches armures, avaient pour objet d'attirer l'attention sur le guerrier qui en était revêtu, sur les combats d'homme à homme. C'est ce caractère de lutte individuelle, qui se retrouve chez les Serbes comme dans Homère, jusque dans ces dernières années. Il n'y a pas plus de trente ans que la Turquie a une armée régulière, et jusquelà, c'étaient des mameluks, des beys, des spahis qui montaient à cheval pour se battre contre les Serbes. Les combats avaient lieu corps à corps, et il se trouvait, dans les armées, de véritables poètes, qui racontaient ces batailles et les chantaient comme Homère chan-

tait celles des héros grecs. C'est la poésie d'une civilisation dans l'enfance. Ces chanteurs ont vu les événements qu'ils célèbrent, et, sans même penser qu'ils faisaient de la poésie, ils ont voulu exprimer ce qu'ils avaient vu, et ont fait des peintures d'une fidélité extrême. Rien d'embelli dans ces peintures, cette poésie ne cherche ni à être gracieuse ni à charmer; elle est vraie.

J'ai traduit l'une de ces pièces. C'est le récit d'une rencontre de deux héros qu'on ne connaît pas sans doute hors de la Serbie, quoiqu'il y en ait un qui soit resté célèbre dans ce pays, c'est Miloch de Pozerye, un des héros de la guerre contre les Turcs, mais qui n'est pas le prince Miloch, le père de celui qui règne aujourd'hui.

Le combat a eu lieu en 1809 entre un Turc qui s'appelait Mého et Miloch. Voici le récit de cette lutte; vous verrez combien ce peuple a l'instinct poétique et combien, par la force de l'imagination, il saisit toutes choses et rend visible à nos yeux un combat qui s'est passé il y a quarante ans, et qui ne nous intéresserait nullement, sans le talent du poète.

« Entendez-vous le cri plaintif du coucou sur les montagnes de Bieljina? Non, ce n'est pas le coucou, c'est la pauvre mère de Mého. Elle pleure, car elle est abîmée de douleur. Hier, elle a marié son fils; aujourd'hui, elle l'équipe en guerre. La fiancée reste seule et sans caresses, la mère envoie son fils sur les bords de la Drina; avec lui, marche Ali-Pacha, et derrière le pacha, toute l'armée.

« A la vue des Turcs, Luko Lazarewich, le chef des Serbes, appelle aux armes.

« — Cavaliers, mes frères, qui est un homme monte à cheval. Sabre en main, serrez vos ceintures. Voici les Turcs qui envahissent la plaine; frères, il faut les recevoir. Honte à celui qui quitte le champ de bataille.

« Parmi les cavaliers, Miloch est le premier qui entend; il ceint ses armes brillantes et court à son bon cheval, son cheval blanc à l'œil vif. Il serre les quatre courroies de la selle, et la cinquième, une ceinture de soie. Quand on lui serre sa ceinture, le brave cheval sent le combat; il dresse l'oreille et creuse la terre de ses pieds de devant. Le cœur de Miloch en est réjoui.

« Et voici le Turc Mého qui s'avance, laissant loin derrière lui son armée; il est monté sur un cheval qui bondit et écume. Le Turc a le sabre entre les dents; c'est ainsi qu'il approche des Serbes.

« Quand Miloch aperçoit le Turc, il saute à cheval et prend son sabre dans la main droite.

« — Arrête, lui crie-t-il, où vas-tu? Qui te pousse? Fou que tu es, ne vois-tu pas que tu vas à ta perte.

« Mais le Turc ne s'arrête pas; les voici tous deux qui se chassent et se poursuivent. Et les armées s'arrêtent pour voir comment combattent les héros.

Chacun d'eux décharge ses pistolets sans atteindre son ennemi, puis chacun arrête son cheval et s'apprête à charger de nouveau en insultant son rival.

« Et voici comment parle le Turc Mého :

« — Chien de Chrétien, de quel pays es-tu ? Quel est ton nom ? As-tu une mère en cheveux blancs ? Insensé ! Es-tu marié ? Ta mère pleurera bientôt comme le coucou, et ta femme sera veuve, veuve par la main de celui avec qui tu te mesures aujourd'hui.

« Et Miloch de Pozerye lui répond :

« — Qu'est-ce que tu me demandes, bâtard ? Je n'ai pas l'habitude de cacher mon nom. Je suis Miloch de Pozerye ; ma vieille mère m'a vu assez longtemps, elle a marié son fils presque enfant, j'ai aimé ma chère femme assez longtemps, j'ai coupé assez de têtes turques, tous les désirs de mon cœur sont remplis, et cela ne me chagrinerait pas de changer ce monde pour un autre. »

« Mais toi, Turc bâtard et fou, qui es-tu, comment te nomme-t-on ? Ta mère est-elle encore en vie ? Par hasard, serais-tu nouvellement marié ? Ta mère pleurera bientôt comme le coucou, et ta sultane, on ne l'embrassera plus, grâce à cet homme à qui tu t'adresses aujourd'hui.

« Et Mého lui répondit :

« — Moi non plus, Chrétien, je ne cache pas mon nom. Mon nom est Mého, je commande à la moitié de la Bosnie. Ce que je cherche partout depuis trois ans, c'est ce Miloch de Pozerye. Le rencontrer sur un champ de bataille et me venger de lui m'est plus doux que de posséder tout l'or et les trésors du sultan. Allah ! Allah ! Louange à Dieu. Enfin, Chrétien, enfin je te tiens.

« Quand il entend cela, Miloch de Pozerye, il relève la tête, il grince des dents.

« — Tu es Mého, malheur à ta mère, c'est toi que je cherche. Il n'y a qu'une femme qui fuirait devant toi.

« Chacun a trouvé son homme ; ils éperonnent leurs chevaux. Miloch a son sabre dans la main droite, prêt à bien recevoir le Turc ; il a son sabre dans la main droite, afin que les deux armées voient bien comment un Serbe tranche une tête.

« Quand Mého voit cela, il a peur. Que Dieu l'écrase ! Il retient son cheval, tire de sa ceinture deux pistolets, il vise le Serbe, la flamme brille, les pistolets partent. Que leur maître soit maudit ! Mais la fortune et Dieu sont avec les Serbes. Ni un coup ni l'autre n'ont porté.

« Quand Mého voit que Miloch est resté droit sur son cheval, il a peur. Que la honte soit sur lui ! Il jette ses pistolets, tourne bride et s'enfuit vers les siens. Miloch le poursuit sur son cheval rapide : « Arrête, poltron, arrête. Mého, tourne donc pour que nous nous tâtions ensemble ; c'est une honte que de fuir quand deux armées nous regardent. » Mais le Turc fuit toujours et sans retourner la tête.

« Voyez : Miloch ne perd pas de temps ; il tire des fontes les pistolets ; la flamme brille, le pistolet part, il chante pour Miloch, qu'il porte à Mého la peine et la douleur ! Et voilà le Turc qui chancelle sur son cheval, comme s'il était ivre-mort. Et Miloch commence à parler : — En as-tu assez ? Aimes-tu cette ivresse-là ? J'en ai déjà abreuvé plus d'un de cette sorte ; une fois qu'on dort, on ne se réveille plus.

« Et d'un coup de sabre, il abat la tête de Mého.

« Réjouis-toi, terre de Pozerye ! Tu seras toujours un nid de faucons. Quand la Serbie est dans la peine et l'affliction, c'est à Pozerye qu'on élève le faucon qui sera le secours et le salut de la Serbie.

« Réjouis-toi aussi, mère de Miloch, réjouis-toi d'avoir enfanté un tel fils ! Réjouis-toi, Miloch, et que soit sanctifiée ta main adroite, cette main qui a abattu Mého, le chef des Turcs, l'ennemi mortel des Serbes ! Réjouis-toi, Miloch de Pozerye, et que ton nom et ton souvenir puissent vivre aussi longtemps que le soleil brillera dans le ciel. »

Assurément on peut lire ceci, même après Homère. Les deux personnages nous touchent peu, quoiqu'il soit toujours beau de voir deux hommes jouer ainsi leur vie dans une lutte héroïque ; mais le poète est grand, encore qu'il ne soit qu'un poète inconnu, un poète populaire.

Venons maintenant à des poésies moins féroces, à celles que les Serbes appellent des poésies de femmes. Elles ont aussi un caractère bien tranché ; c'est la simplicité qui y règne, et puis un sentiment très-vif de la nature. Ce sentiment, nous ne l'avons guère, nous qui vivons dans les grandes villes, ou nous ne l'avons que d'une façon artificielle. Je ne veux pas dire du mal des grandes villes en général, ni de Paris en particulier, je suis Parisien de naissance ; mais enfin la promenade sur les boulevards me semble toujours une promenade entre deux rangées de murs qui n'en finissent pas, et c'est un peu la définition d'une caserne ou d'une prison. Si l'on cherche un coin de verdure, on ne trouve que des arbres qui meurent de soif, les yeux n'ont rien qui les satisfasse. Cela n'est pas bon pour l'homme, qui est obligé de se replier sur lui-même ou de regarder de trop près ses semblables qui ne sont pas toujours aimables. La vie est factice. Il n'en est pas de même de l'homme qui est en contact direct avec la nature. Quand on a le bonheur de vivre en plein air, dans les bois, dans les plaines, on s'attache à ce soleil qui n'est jamais méchant pour personne, à ces arbres, à ces rochers, et peu à peu on leur communique une part de sa pensée, on les fait vivre de sa vie, et par une illusion toute naturelle ils vivent avec nous, et quand nous leur parlons ils nous répondent. C'est ainsi que la nature se mêle à notre existence, pour nous charmer et nous calmer.

Cet amour de la nature est des plus vifs chez le peuple serbe. Chanter, se sentir constamment sous l'influence d'une nature vivante,

parlante, qui répond à tous les battements de leur cœur, c'est là le plaisir des femmes serbes, c'est ce qui explique l'attrait particulier de leurs poésies. De plus, elles ont dans l'esprit je ne sais quelle grâce naturelle, elles savent trouver des formes charmantes qui sont tout à fait neuves, et dont notre poésie pourrait certainement tirer parti. Telle est, par exemple, cette poésie intitulée :

QUI VAUT LE MIEUX ?

« Au bord de la mer, le citron d'or se glorifie : Aujourd'hui, qui vaut mieux que moi ?

« Elle l'a entendu, la pomme cachée dans le vert feuillage : Tu te vantes, citron d'or, aujourd'hui personne ne vaut mieux que moi.

« Elle l'a entendu, la prairie qui n'est pas fauchée : Tu te vantes, pomme verte, cachée sur ton arbre, aujourd'hui personne ne vaut mieux que moi.

« Elle l'a entendu, la jeune fille qu'un mari n'a pas encore embrassée : Tu te vantes, prairie qui n'es pas fauchée, personne aujourd'hui ne vaut mieux que moi.

Il entend cela, le jeune homme qui n'est pas marié : Vous vous vantez tous et vous avez tort, car aujourd'hui personne, certes, ne vaut mieux que moi.

« Beau citron du bord de la mer, aujourd'hui je te cueille ; pomme verte qui te caches dans le feuillage, aujourd'hui je te prends !

« Prairie qui n'est pas fauchée, aujourd'hui je te fauche ; jeune fille qu'un mari n'a pas encore embrassée, aujourd'hui je t'épouse. »

A côté de cette poésie en voici une autre qui a peut-être quelque chose de plus doux encore. La donnée en est simple, elle est d'une naïveté, et en même temps d'une délicatesse exquise.

LA JEUNE FILLE QUI RÊVE AU BORD DE LA MER.

« Une jeune fille est assise au bord de la mer, elle regarde et elle rêve :

« O mon Dieu ! mon bon Dieu ! — Qu'y a-t-il de plus vaste que la mer, — de plus large que la prairie, — de plus rapide que le cheval ; — qu'y a-t-il de plus doux que le miel, — qu'y a-t-il de meilleur qu'un frère !

« Et du fond de la mer, un petit poisson lui répond : Pauvre enfant, tête folle ! Le ciel est plus vaste que la mer, la mer est plus large que la prairie, l'œil est plus rapide que le cheval, le sucre est plus doux que le miel, et il y a quelque chose qui vaut mieux qu'un frère, c'est un mari. » (*Rires et Applaudissements.*)

Ces jeunes filles Serbes qui font elles-mêmes ces jolies chansons sont habituées à vivre en plein air, elles ne restent pas comme nos

demoiselles sous l'aile maternelle, aussi ne craignent-elles pas de dire franchement quand elles aiment. Elles s'en expliquent avec la sincérité de femmes qui désirent se marier, mais qui savent qu'une fois qu'elles ont donné leur cœur, c'est à jamais. Aussi ne faut-il pas s'étonner si dans ces poésies on trouve une gaieté franche et aussi et surtout le désir de se marier. Une chanson serbe souvent répétée est la prière des jeunes filles à saint Georges, patron de la Serbie.

« Oh! saint Georges, grand saint Georges, fais que l'an prochain je ne sois plus dans la maison de ma mère, — ou mariée ou morte, — mais grand saint, j'aimerais mieux être mariée. » (*Rire général.*)

Cette naïveté qui n'est possible qu'avec une grande honnêteté, se retrouve dans d'aimables poésies que je vous demande encore la permission de vous citer. Telle est celle-ci : *La jeune fille et le cheval*, c'est un jeune homme qui l'a composée.

« Hier, à la nuitée, nous avons fait un bon souper. J'y ai vu une charmante fille; je lui ai donné mon cheval à garder, et je l'ai entendue qui lui parlait tout bas.

« — O mon bel alezan, mon alezan doré, ton maître est-il marié? — fiancé peut-être?

« Et l'alezan a répondu : — Non, non, ma belle enfant, mon maître n'est pas fiancé et encore moins marié; mais il reviendra à la saison prochaine, et il reviendra pour t'emmener avec lui.

« Et la jeune fille dit aussitôt au cheval : — O mon bel alezan, si je savais que tu dises la vérité, je vendrais de suite toutes mes ceintures pour acheter ta bride, et je donnerais mon beau collier d'or pour la faire dorer. »

Cette franchise s'exprime quelquefois un peu plus crûment. Ces jeunes filles sont d'une chasteté parfaite, mais quand l'une d'elles veut se marier, elle veut le faire à son goût. C'est un trait particulier à la Serbie que, dans ce pays, les jeunes filles veulent de jeunes maris; ce ne sont pas des peuples civilisés comme nous. (*On rit.*) Et voici une chanson qu'une jeune fille serbe adresse, à quoi? à son visage!

« La jeune fille lave son blanc visage, et lui dit : O mon blanc visage, si je savais qu'on dût te donner à un vieux mari, j'irais à la forêt verte, je cueillerais toute l'absinthe, j'en exprimerais toute l'amertume, et je te laverais, ô mon blanc visage, avec cette eau, de façon qu'à mon vieux mari, tous les baisers soient amers; mais, ô mon blanc visage, si je savais que ce fût à un jeune homme qu'on te donnât, j'irais dans le vert jardin, j'en cueil-

lerais toutes les roses, j'en exprimerais tout le parfum, et je t'en laverais chaque matin, ô mon blanc visage, pour que les baisers de mon bien-aimé fussent parfumés et que son cœur fût réjoui. » (*Rires et applaudissements.*)

Ce sont là les chansons d'un peuple heureux, et heureux parce qu'il est libre. Quand on entre dans d'autres pays slaves, là, au contraire, on trouve la tristesse, tristesse qui tient à beaucoup de causes, mais qui tient aussi à cette nature sévère, à ces grandes plaines, à ces neiges infinies, à ces forêts immenses, qui abattent l'homme, et ne l'excitent pas comme le spectacle d'un beau soleil. C'est là le caractère particulier des peuples de la Pologne, de l'Ukraine, de la Ruthénie. C'est une race mélancolique et qui accompagne ses chants de mélodies qui répondent parfaitement au caractère de ces poésies, et qui sont imprégnées d'une tristesse pénétrante. Être triste n'est pas une mauvaise condition pour être poète, et ces poésies-là ont peut-être un attrait particulier que n'ont pas celles des Serbes, plus vivantes, plus gaies, plus animées. Parmi ces poésies j'en ai choisi chez des peuples différents. En voici une, par exemple, qui se chante en Bohême et qui est intitulée *la Morte*. C'est un jeune homme qui revient pour chercher sa bien-aimée, et qui ne la trouve plus.

LA MORTE.

« J'ai cherché le bois épais où poussent les grandes herbes; les filles du pays étaient là qui fauchaient.

« Et j'ai appelé les faucheuses : Dites-moi si celle que j'aime est parmi vous, jeunes filles ?

« Et elles ont soupiré et m'ont répondu : Non, hélas ! non, on l'a couchée dans la tombe il n'y a pas longtemps.

« — Montrez-moi la route que je dois suivre pour atteindre le sombre asile où dorment les morts.

« — La route est devant toi; la tombe, tu la connaîtras par les couronnes de romarin que ses compagnes y ont jetées.

« Le front baissé, deux fois j'ai parcouru le cimetière; mais je n'ai vu ni terre remuée ni tombe nouvelle.

« J'allais sortir, quand l'effroi glaça mon cœur; une tombe nouvelle se gonflait lentement devant moi.

« Et j'entendis une voix qui parlait bas, et qui disait : — Ne trouble pas, ne trouble pas le sommeil des morts !

« Qui marche sur mon sein ? Quels sont ces pas qui sèchent la rosée de ce lit où s'endorment ceux qui sont fatigués ?

« — Mon enfant, mon enfant, ne parle pas ainsi; autrefois, tu n'a pas dédaigné mes présents.

« — Tes présents, je les ai aimés; mais je n'en ai rien gardé. Je n'en ai rien emporté dans le trésor de la tombe.

« Va trouver ma mère; dis-lui de remettre entre tes mains tous ces présents que j'aimais autrefois.

« Puis jette l'anneau d'or dans l'abîme de la mer, et la paix de l'éternité me sera donnée;

« Et jette le mouchoir blanc au fond, tout au fond des eaux, pour que ma tête puisse reposer tranquillement dans la tombe. »

Ce qui me paraît attester l'ancienneté de cette ballade, et, selon moi, ce qui en fait la beauté, c'est ce sentiment étrange qu'un mort qui a aimé, vit en quelque façon et souffre jusqu'à ce que les derniers gages d'amour soient détruits. Elle est là, la pauvre morte, elle ne peut reposer; elle pense à ce qu'elle a aimé, à cet anneau d'or qu'on lui a donné, et il faut, pour ainsi dire, une rupture violente, une espèce de sacrifice, pour lui rendre le repos qu'elle a perdu.

Maintenant passons dans l'Ukraine, je n'ose pas trop dire chez les Cosaques, mais après tout, ces Cosaques sont de braves et d'excellentes gens... dans leur pays. (*On rit.*) Une jeune fille qui aime a perdu son fiancé. Il a été probablement enlevé par cette terrible conscription russe, qui emporte un homme à vingt ans, le sépare de sa mère, de sa fiancée, de tous les siens, l'envoie pendant vingt ans au Caucase ou ailleurs et, après cela, le rejette dans son pays où il ne trouve plus ni sa mère, ni rien de ce qu'il a aimé, où il ne peut plus se reconnaître lui-même, où il rentre comme un étranger! Eh bien! la jeune fille est seule, elle chante, et j'avoue que de tous les chants de tristesse que j'ai entendus, je n'en connais aucun qui soit comparable à celui de cette pauvre paysanne de l'Ukraine.

LA JEUNE FILLE AMOUREUSE.

« Le vent souffle et crie. — Les arbres plient. — Oh! mon cœur souffre, — mes larmes coulent à flots.

« Je compte les années par les chagrins, — et je n'en vois pas la fin; — mais mon cœur est plus léger — quand j'ai pleuré!

« Les larmes soulagent le cœur, — elles ne le rendent pas heureux. — Qui a goûté un seul moment de bonheur, — ne l'oublie jamais!

« Il y en a qui envient — ma destinée. — Ils disent: « Heureuse fleur — qui fleurit dans la plaine! »

« La plaine c'est du sable — brûlé par le soleil, appelant la rosée. — Oh! sans mon bien-aimé — que la vie est sombre!

« Rien ne me plaît sans lui; — le monde est un cachot. — Il n'y a plus de bonheur. — J'ai perdu la paix du cœur.

« Où es-tu, mon bien-aimé, — où es-tu ? — Viens et vois, tout étonné, — comme je pleure après toi.

« Sur qui m'appuyer ? — Qui me soutiendra, me caressera, — maintenant que celui que j'aime — vit si loin de moi !

« Je voudrais fuir vers toi, mon amour; — mais je n'ai point d'ailes. — Flétrie, brisée, sans toi — à chaque heure je meurs. »

Enfin j'ai traduit une ballade polonaise, qui a, ce me semble, un caractère tout particulier : c'est une légende. Sans doute j'aurais pu trouver dans la poésie polonaise des choses plus belles ; mais celle-là a quelque chose qui malgré moi m'a touché, m'a ému, et quand vous l'aurez entendue, vous verrez pourquoi. La pièce est intitulée *Le pauvre Orphelin*.

« Le pauvre petit orphelin erre de tous côtés, cherchant sa mère et pleurant bien fort.

« Jésus-Christ l'a rencontré; il lui parle doucement : — Pauvre petit enfant, où vas-tu ?

« Arrête, arrête, enfant, tu vas trop loin; si tu vas si loin, tu ne trouveras pas ta mère.

« Va, cher enfant, va dans le vert cimetière. Du fond de la tombe, ta mère te parlera.

« — Qui frappe si fort sur mon tombeau ? — Mère, chère mère, c'est ton pauvre enfant ;

« Prends-moi, prends-moi ; je suis si malheureux sans toi !

« — Retourne à la maison, mon enfant, et dis à ta belle-mère qu'elle lave ton linge sale, qu'elle te peigne et t'habille.

« — Quand elle lave ma chemise, elle l'empèse avec des cendres; — quand elle me la met, elle me gronde et me bat.

« Quand elle peigne ma tête, le sang rouge en sort; quand elle arrange mes cheveux, elle me tire de tous côtés.

« — Retourne à la maison, mon enfant, le Seigneur séchera tes larmes. » L'enfant retourne au logis et se couche pour pleurer.

« Il se couche pour pleurer, il ne pleura qu'un jour; le second jour il gémit; le troisième il mourut.

« Du ciel, Notre-Seigneur envoya deux anges pour remonter au ciel avec le pauvre enfant.

« De l'enfer, notre Seigneur envoya deux démons pour prendre la marmite et la jeter dans l'enfer. » (*Vifs applaudissements.*)

Vous m'avez compris; il était impossible que cet enfant de la ballade ne nous fit pas tous penser à la Pologne. (*Les applaudissements interrompent pendant quelque temps l'orateur.*) Elle

aussi, et ce fut là son grand malheur, elle aussi a été pendant longtemps un enfant, avec toutes les qualités, tout le charme, et je dirai aussi tous les défauts de l'enfance. Au dernier siècle, elle était restée ce qu'elle était deux siècles plus tôt, brillante, chevaleresque, turbulente, tapageuse, croyant à la fortune de sa jeunesse et de son bras, confiante aussi comme sont confiants tous les enfants, tandis qu'autour d'elle, des voisins vieilliss dans les intrigues politiques, rusés, calculateurs, disposant d'armes redoutables, l'enserraient peu à peu, et un beau jour la pauvre enfant tombait sous la main d'une marâtre. (*Applaudissements redoublés.*)

Combien de fois depuis ce temps, combien de fois s'est-elle tournée vers nous, et nous a-t-elle adressé cette parole que Béranger met dans la bouche d'un Polonais, d'un vieil ami de la France, de Poniatowski entraîné dans l'Elster :

Rien qu'une main, Français, je suis sauvé !

(*Applaudissements enthousiastes.*)

Mais, comme le dit une prophétie polonaise et une prophétie de désespoir qui trop souvent a été vraie : « Dieu est trop haut et la France est trop loin. » (*Quelques voix dans l'auditoire : non, non !*)

Ces deux mains séparées pourront-elles se réunir, c'est le secret de la destinée; mais notre devoir à nous, simples particuliers, c'est de nous intéresser à ce peuple héroïque, c'est de faire, comme nous le faisons aujourd'hui, un appel à tous les sentiments généreux pour ces exilés, pour ces blessés qui vont peut-être venir chez nous en foule. Nous ne leur rendrons pas leur patrie, la patrie, c'est une mère, on ne la remplace pas. (*Vifs applaudissements.*)

Mais nous leur donnerons au moins ce que la France peut-être seule au monde peut et ose donner, un asile à l'exilé, un foyer où il puisse panser ses blessures et trouver des amis, un coin de terre enfin, où il lui soit donné de reprendre courage, d'attendre et d'espérer. (*Applaudissements prolongés.*)

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

CHANTS POPULAIRES

DE LA RUSSIE.

C'est une charmante étude que celle des chants populaires, une étude variée et féconde, digne d'exciter au plus haut degré l'intérêt du psychologue par la peinture des caractères qu'elle lui présente; de l'historien, par les traditions dont elle embrasse les divers cycles; du poète, par l'accent primitif, par l'expression énergique et passionnée qu'elle lui révèle.

Toutes les tribus de la race slave, les Serbes, les Bohémiens, ont une grande collection de chants populaires. Dernièrement on a recueilli ceux des Wendes (1), et chaque jour les recherches des érudits accroissent la collection des chants polonais. Les Russes, au dire d'un jeune philologue, en ont un plus grand nombre que tous les autres peuples de l'Europe (2).

Le peuple russe aime, comme les anciens Slaves, le chant et la musique. Il a des chants pour ses amours, pour ses combats, pour ses fêtes et ses joies de famille. Il a conservé son ancien rythme et ses anciens instrumens; la *gussli* avec ses cinq cordes, la *bala-*

(1) *Volkslieder der Wenden in der Ober und Nieder Lausitz*, 1 vol. in-4°.

(2) *Literarische Bilder aus Russland*, p. 7.

laika qui ressemble à la guitare du *majo* espagnol, le *gudok* que l'on pourrait prendre pour une de nos basses d'orchestre, la *corne* pareille à celle qui fait retentir sur les montagnes de la Suisse les lentes et profondes vibrations du *ranz des vaches*, le *chalumeau* qui rappelle l'idylle de Théocrite, l'églogue de Virgile; la *flûte* et la *cuillère* dont on se sert en guise de castagnettes.

Les chansons populaires russes sont remarquables par leur plaintive *mélancolie*, par leur *richesse d'images empruntées aux scènes* de la nature, par les idées superstitieuses qu'elles retracent et les tendres soupirs qu'elles répètent. Les Russes ont dans leur langue une quantité de diminutifs, de mots caressans et pleins de charme. Ils ont souvent recours aux *comparaisons*, et ces comparaisons sont pour la plupart autant de symboles gracieux ou énergiques. Dans l'émotion qui les saisit, ils s'adressent à tout ce qui les environne et confient au nuage, au vent les regrets de leur amour ou l'élan de leur espoir. Le rossignol et le coucou sont les oiseaux compatissans qui répondent à leurs douleurs; l'hirondelle porte leurs messages. L'arc-en-ciel qui se lève sur une maison annonce qu'il s'y trouve une fiancée. La lune se cache avec tristesse après la mort de l'empereur. La plaine où les ennemis ont passé se couvre de plantes amères. Les larmes qui coulent en abondance ressemblent au ruisseau; les larmes qui tombent doucement sont comme la rosée. Le jeune guerrier est semblable au courageux faucon, la jeune fille au cygne blanc. La belle fiancée tremble pour son fiancé en apercevant le noir corbeau, et le criminel tressaille au murmure des arbres.

Ainsi partout ce rapprochement de la nature extérieure et des pensées les plus intimes, partout cette loi mystérieuse de l'attraction morale et physique, cette nécessité de l'homme qui sentant sa faiblesse dans sa souffrance et dans sa joie, élève ses regards vers le ciel et cherche un accent de sympathie parmi les êtres qui l'environnent.

Le premier recueil des *chants russes* date de 1770 à 1774. Il fut publié à Saint-Petersbourg par Tschulkow, en quatre volumes in-8°. Deux ans après, il en parut une seconde édition, et Norikow en publia une troisième plus étendue, à Moscou, en 1780. Le conseiller Lwow fit, en 1790, une nouvelle collection de ces *poésies du peuple*. On en doit une encore pleine de tact et de goût au conseiller Dmietriew (Moscou 1796), et une autre au poète Schukowsky.

Le plus ancien de ces *poèmes populaires* est consacré à la mémoire d'Igor, prince de Novogorod. Il raconte les batailles que ce

héros livra, vers le milieu du ^{XI}^e siècle, aux Polowzis (1); ses jours de défaite et ses jours de triomphe, sa captivité et sa délivrance. C'est une œuvre empreinte d'un profond sentiment de nationalité, tout-à-fait russe par la pensée, par la forme et par les images. C'est une des parties les plus importantes d'un cycle historique qui dans sa vaste étendue embrasse des traditions lointaines et mêlées de traits fabuleux, le règne de Wladimir, les guerres contre les Mongols et les principales phases de l'histoire de Pierre-le-Grand.

Voici ce qu'un de ces chants rapporte de la naissance d'un héros. C'est l'emphase orientale adoptée par une peuplade du nord :

« Au milieu d'un frais jardin se promenait la jeune princesse Marthe, fille de Wreslaff.

« Elle pose le pied sur un méchant serpent qui s'enlace autour de son soulier de maroquin vert,

« Autour de son bas de soie et frappe sa blanche cuisse.

« Alors la princesse se sentit enceinte. Elle se sentit enceinte et mit au monde un enfant.

« La clarté de la lune se répandit à la surface du ciel.

« A Kieff est né un guerrier puissant, le jeune Volck, fils de Wreslaff.

« A sa naissance la terre trembla; le célèbre empire indien se sentit ébranlé, et la mer bleue agita ses vagues.

« Le poisson se plongea dans les profondeurs des eaux, l'oiseau s'élança dans les airs;

« Les taureaux, les cerfs s'enfuirent au-delà des montagnes; les lièvres, les renards se cachèrent dans les forêts épaisses.

« Les loups, les ours disparurent dans les bois de sapins; les martres, les zibelines, dans les broussailles sombres.

« Volck est né depuis une heure, et déjà il parle, et sa voix résonne comme le tonnerre.

« — O ma mère, dit-il, ma noble mère, jeune princesse Marthe, fille de Wreslaff,

« Ne m'emmaillotte pas dans des langes de pourpre, ne me lie pas les membres dans des ceintures de soie;

« Donne-moi, ô ma mère, une cuirasse d'acier, pose sur ma tête un casque d'or;

« Remets-moi une massue lourde comme du plomb, une massue qui pèse trois cents livres. »

Un autre chant retrace en quelques mots énergiques la haine des Russes contre les Tartares et la douleur que l'invasion de ces farouches aventuriers jetait dans le cœur des pauvres mères :

(1) Habitans nomades des plaines et des steppes.

« Sur la haute montagne brillent des feux nombreux, des feux sinistres. Dors, mon enfant.

« Autour de ces feux sinistres sont assis les méchants Tartares. Dors, mon enfant.

« Ils sont assis là et partagent les dépouilles de ton père. Dors, mon enfant.

« Réveille-toi, lève-toi, mon enfant. Prends l'épée damasquinée suspendue à la muraille.

« Avec cette épée frappe, frappe les Tartares et leurs enfans; frappe-les et déchire-les en morceaux. »

Pierre-le-Grand est apparu, et le peuple a chanté avec enthousiasme ses conquêtes, ses exploits; Pierre-le-Grand est mort, et le peuple fait entendre sur sa tombe cette plainte lamentable :

« Notre père, notre lumière, pourquoi ne nous éclaires-tu plus comme autrefois ? Depuis le soir jusqu'à minuit, depuis minuit jusqu'au matin, tu te caches dans les nuages, tu te plonges dans le noir brouillard.

« Sur notre sainte terre de Russie, à Pétersbourg, la ville glorieuse, dans l'église de Saint-Pierre, à droite du chœur, à côté du cercueil de Pierre I^{er}, de Pierre-le-Grand, un jeune caporal prie Dieu et pleure comme si une rivière coulait de ses yeux.

« Il pleure la mort du tsar, du tsar Pierre I^{er}, et dit en sanglotant : Ouvre-toi, ma mère, terre humide, ouvre-toi des quatre côtés; lève-toi, couvrecle du cercueil, reploie-toi, draperie d'or; réveille-toi, tsar, réveille-toi, notre père; regarde ta chère, ta noble et brave armée. Sans toi nous sommes comme des enfans sans leur mère. »

Un autre cycle de chants populaires dépeint les sentimens du peuple dans divers incidens et diverses situations. J'en choisis çà et là, dans une nombreuse collection, quelques-uns que l'on peut citer sans qu'il soit besoin d'y joindre un commentaire.

LA MORT DU GUERRIER.

« Le brouillard est tombé sur la mer bleue et la douleur sur le cœur ardent; le brouillard ne se dispersera pas sur la mer, la douleur ne s'éloignera pas du cœur.

« Ce n'est pas un astre qui brille sur la plaine lointaine, c'est un petit bûcher qui fume. Auprès du bûcher est un tapis de soie, et sur ce tapis est couché le jeune homme audacieux.

« Il presse son mouchoir sur sa blessure mortelle et tente d'arrêter son sang brûlant et impétueux. Auprès de lui est un fier coursier qui frappe du pied le sol humide comme s'il voulait parler à son maître.

« Lève-toi, dit-il, beau jeune homme, mets-toi sur ma croupe, et je t'empor-

terai sur la terre natale, vers ton père, vers ta mère, vers tes parens et tes petits enfans, et vers ta jeune épouse.

« Le jeune homme audacieux soupire; sa forte poitrine palpite; ses blanches mains retombent fatiguées; sa blessure mortelle s'est rouverte, son sang coule comme une rivière, et il dit à son cheval :

« Ah! mon bon coursier, mon coursier fidèle, mon fidèle camarade de bataille au service du tsar, dis à ma jeune épouse que je suis marié avec une autre femme, que j'ai pris pour dot la plaine déserte, que l'épée aiguë nous a fiancés, et que la flèche acérée nous a réunis sur la couche nuptiale. »

LE PAUVRE MOINE.

« Éloigne-toi, ô la bien-aimée de mon cœur; éloigne-toi de la cellule du pauvre moine qui s'afflige d'être enchaîné par un vœu qu'il ne peut rompre! Ote-moi, ô ma chérie, ôte-moi ce capuchon et ce noir manteau. Pose ta blanche petite main sur mon cœur; sens comme il bat avec force, comme à chaque pulsation mon sang bouillonne. Essuie les larmes amères qui tombent de mes yeux, prends pitié de ma douleur. Je renonce au pardon de mes fautes pourvu que tu m'aimes, ô toi que j'aime tant. »

CHANSON D'AMOUR.

« Le nuage cache le beau soleil, le nuage sombre voile la lumière. La jeune fille est pensive et triste. Personne ne connaît la cause de son chagrin. Ses parens même ne la savent pas, ni sa petite sœur, la blanche colombe.

« Oh! dis-moi, pauvre douce jeune fille, ne peux-tu apaiser ta douleur? ne peux-tu oublier celui que tu aimes ni le jour, ni la nuit, ni le matin, ni le soir?

« Et la jeune fille répond avec tristesse :

« J'oublierai celui que j'aime quand mes pieds cesseront de me porter, quand mes blanches mains retomberont sans mouvement, quand mon regard s'éteindra, quand on me mettra la planche du cercueil sur le cœur. »

CHANSON DE BRIGAND.

« Ne fais pas de bruit, ma petite forêt verte; ma mère, ne me trouble pas dans mes pensées, car demain matin je dois aller à l'interrogatoire devant le terrible juge, devant le tsar lui-même.

« Le tsar m'adressera la parole et me dira : Réponds, réponds, mon enfant, fils de paysan, avec qui as-tu mené la vie de brigand? Avais-tu beaucoup de compagnons?

« Je répondrai : Tsar mon espoir, tsar très chrétien, je te ferai connaître toute la vérité. Des compagnons, j'en avais quatre : le premier, c'était la nuit

obscur; le second, c'était mon couteau d'acier; le troisième, mon bon cheval, et le quatrième, mon arc bien tendu. Mes messagers, c'étaient les flèches durcies au feu.

« Alors le tsar mon espoir, le tsar très chrétien, me dira : Honneur à toi, mon enfant, qui sais si bien voler et si bien parler; pour ta récompense, je te ferai un beau présent, je te donnerai un palais au milieu des champs, deux poteaux et une corde de chanvre. »

LES DEUX AMANS.

« Un brave jeune homme avait parcouru l'Ukraine pendant trente-trois ans. Chemin faisant, il arriva chez le roi de Lithuanie.

« Le roi éprouve de l'affection pour lui; il l'accueille généreusement, le comble de bontés, et la fille du roi ne peut assez admirer la beauté virile de l'étranger.

« Le beau jeune homme se met à boire et se vante en paroles trop hardies : Ah! mes frères, dit-il, on a assez bu et assez joué, on a assez long-temps porté des vêtements précieux, on a assez tenu la main de la fille du roi, on a assez dormi près d'elle sur le duvet.

« Les compagnons du jeune homme étaient méchants. Ils ont été trouver le roi et lui ont dit : Eh! notre père, le terrible roi, tu ne sais pas ce qui se passe, tu n'en as aucune idée; ta fille est l'amante de l'étranger.

« Le roi est entré en colère et a crié à haute voix : Ai-je encore des serviteurs fidèles? Prenez cet étranger et jetez-le dans une sombre prison. Allez dans la plaine creuser deux fosses profondes, mettez-y deux potences élevées, mettez-y une poutre de frêne et une corde de soie; et en y conduisant l'étranger, ne le faites point passer devant le palais, de peur que la princesse ne le voie.

« Le jeune homme a posé le pied sur le premier degré et a dit : Adieu, mon père et ma mère. Il s'avance sur le second degré : Adieu, tous mes parens et ancêtres. Il monte le troisième : Adieu, belle princesse, lumière de mes yeux.

« De loin, la fille du roi a entendu sa voix; elle court dans sa haute demeure, elle prend ses clés d'or, ouvre sa caisse d'argent, prend deux couteaux damasquinés, et les plonge dans sa blanche poitrine.

« Le jeune homme flotte pendu à la potence, et la jeune fille meurt sous le couteau. Son père arrive. A peine a-t-il eu le temps de lever les yeux, qu'il a vu sa fille morte, et il frappe de ses mains la table de chêne, et il dit : Lumière de mes yeux, ma chère fille, pourquoi ne m'as-tu pas avoué que tu aimais cet étranger? Je l'aurais aimé aussi, et j'aurais protégé sa vie.

« Puis il crie de nouveau à haute voix : Ai-je encore des serviteurs fidèles? Envoyez-moi deux bourreaux impitoyables, et qu'ils tranchent la tête à ceux qui ont dénoncé ma fille. »

CHANT DE DEUIL.

« O ma plaine ! ma plaine déserte, ma plaine large et libre, que tu es belle à voir ! Tu es couverte d'herbe et de fleurs ; il n'y a qu'une seule chose qui pour toi soit une tache.

« Dans ton sein, ma plaine chérie, croissent des broussailles, et sur ces broussailles est posé un jeune aigle. Il tient entre ses serres un noir corbeau, et fait couler son sang sur le sol humide.

« Sous les broussailles est couché un brave jeune homme, tout couvert de blessures et inondé de sang.

« Ce ne sont pas les hirondelles qui tournent autour de leur nid ; c'est une mère qui pleure comme si une rivière coulait de ses yeux ; sa jeune sœur pleure comme si un ruisseau coulait de ses yeux ; sa jeune femme pleure comme si une fraîche rosée tombait de ses paupières.

« Le soleil s'élèvera à l'horizon et séchera la rosée. »

D'autres chants tiennent à certaines mœurs locales et à certaines coutumes du pays. Un mariage est toujours accompagné de plusieurs chansons élégiaques, joyeuses, qui de siècle en siècle se perpétuent dans les familles et sont une des parties intégrantes de la cérémonie. Rien ne donne une idée plus touchante du caractère du peuple russe que ces paroles de regret et de douleur que la jeune fiancée adresse à ses parens au milieu des joyeux préparatifs de la fête nuptiale.

Ordinairement c'est une vieille femme qui prépare et résout les conditions du mariage. Elle entre dans la demeure des parens dont elle vient demander la fille, elle s'incline devant les images qui décorent le fond de la chambre, fait le signe de la croix et prie. Puis on lui dit : — Quelle nouvelle ? — Bonne nouvelle, répond-elle ; vous avez la fiancée, et moi j'ai le fiancé. — Là-dessus elle fait l'éloge de celui qu'elle représente, et les parens font l'éloge de leur fille. On la prie de revenir le soir ; alors on parle de la dot et on en discute la valeur. Le jeune homme demande, entre autres choses, une chemise rouge pour lui et sa mère et des manches rouges pour sa mère. Le mariage est décidé. Le jeune fiancé arrive, et d'abord on prie Dieu, puis on se met à table. La fiancée offre à son prétendu un verre de bière ; ses compagnes chantent :

« Nous avons assisté, jeunes filles, à un festin chez notre amie chérie. Ce n'est pas l'hydromel que nous avons bu, ce n'est pas le vin vert (l'eau-de-vie) ; ce sont les larmes de notre amie. Ce n'est pas pour cent roubles, pour mille roubles, que nous l'avons vendue ; non, c'est pour une coupe de vin. Nous ne l'avons pas fiancée à un prince, à un seigneur, mais à un beau et

fort garçon, qui a de blonds cheveux, un visage fier, et fait des saluts respectueux. »

Le fiancé s'avance vers la fiancée; ses compagnes l'entourent, la cachent. Cependant il lui enlève le mouchoir qu'elle tient à la main, et elle lui en donne encore un autre. On chante alors une chanson en l'honneur du père et de la mère :

« C'était la fête de la naissance de la Vierge. On sonna trois fois la cloche dans la demeure du brave paysan; trois fois son cœur a palpité de joie : la première fois, parce qu'il lui est né un fils; la seconde fois, parce que son fils a été bien élevé; la troisième fois, parce que son mariage est béni. »

Les jeunes filles se font donner un cheval et un chariot, et s'en vont dans le village en chantant :

« Dans les prairies, les prairies vertes, sur une herbe tendre, le bon paysan faisait paître ses forts chevaux. Leurs pieds sont liés avec de la soie, leurs crinières sont ornées de perles fines. Pourquoi ne boivent-ils pas l'eau de la source? Pourquoi ne mangent-ils pas l'herbe tendre? Pourquoi restent-ils immobiles? Ils ont pressenti quelque malheur; ils ont prévu qu'ils allaient faire un long voyage. »

Pendant ce temps, la fiancée s'adresse à ses parens et leur dit :

« O mon père chéri, et vous, ma mère vénérable, que signifient ces préparatifs? Il est venu ici des hôtes non invités, non attendus. Ils ont dit qu'ils voulaient m'emmener. J'ai senti mes genoux fléchir, ma tête s'est inclinée, et mon cœur a palpité de crainte. Pourquoi, mon père, êtes-vous irrité contre moi? Pourquoi avez-vous écouté la voix des étrangers? »

Le père et la mère la consolent en lui disant qu'elle ne pouvait rester fille, qu'elle devait un jour se marier.

Elle se retourne ensuite vers son aïeul et ses autres parens, et leur demande à tous pardon du chagrin qu'elle a pu leur causer. Ses compagnes rentrent, et elle chante en les voyant :

« O mes chères compagnes, vous vous êtes gaiement promenées dans la large rue, et moi, pauvre fille, j'ai cessé mes promenades! Mes cheveux blonds ne seront plus tressés comme autrefois; ma robe ne sera plus si brillante. Ma liberté de vierge n'est plus. La tendresse de ma mère m'abandonne. Le beau printemps reviendra; vous irez dans la verte prairie; vous cueillerez des fleurs, vous tresserez des couronnes pour vos têtes riantes, vous irez chanter gaiement en chœur dans la large rue, et moi, pauvre femme, je chanterai mon chant plaintif. »

Le mariage est célébré quelques jours après les fiançailles. La

fiancée est couverte d'un voile blanc qui lui tombe jusque sur les pieds; elle porte un large vêtement sans manche, et murmure des paroles plaintives tandis que ses compagnes achèvent sa toilette.

Quand la toilette est finie, le fiancé entre dans la chambre avec le garçon de noce, qui dit au père de la fiancée :

« Père, bénis ta fille pour la route qu'elle va faire, bénis-la sous la couronne d'or pour la vie nouvelle où elle va entrer. »

La fiancée s'incline tour à tour devant son père et sa mère en leur disant :

« Ce n'est pas un bouleau blanc qui se penche vers la terre; c'est moi, pauvre fille, qui me penche à vos pieds. Bénissez-moi, bénissez la vie que je vais commencer dans la famille étrangère. »

Au moment de se mettre en marche pour l'église, elle soupire, pleure, refuse de sortir. Tous ses parens essaient de la consoler. Enfin on se dirige vers l'église, puis on revient se mettre à table, et la fête dure ordinairement trois jours.

Il y a des chants d'une nature non moins tendre et non moins naïve pour les baptêmes et les naissances, et pour les principaux jours de fête de l'année. Il y en a qui racontent en termes douloureux l'angoisse qui saisit le cœur d'une mère à qui on vient enlever un de ses enfans pour en faire un soldat.

La pauvre mère contemple tour à tour chacun de ses bien-aimés et dit :

« O vous! mes enfans, mes chers enfans, je vous aime également. Voyez mes doigts; si l'on en blesse un, j'en souffre également dans tout le corps. Ainsi de mes enfans, mon cœur tremble également pour vous tous; mais toi, mon ami, toi qui as eu le sort, pourquoi es-tu si malheureux? Mieux vaudrait que tu ne fusses pas né, que je ne t'eusse pas nourri de mon sein; mieux vaudrait t'avoir écrasé à ta naissance. Quand je t'aurais emporté dans les flancs de la montagne escarpée, et couvert d'un flot de sable jaune, cela ne m'eût pas fait tant de peine. A présent, pauvre mère, je chanterai comme le coucou. Que de peines t'attendent, ô mon ami! tu es tout jeune et peu fort; tu éprouveras les rigueurs du besoin pénible, tu souffriras la faim et le froid; tu donneras à ton père et à ta mère le nom de Tartare. Quand viendra une grande fête, que nous aimons à célébrer, mes enfans seront à côté de moi; toi seul, mon bien-aimé, tu n'y seras pas. Écris-moi, mais n'emploie ni la plume, ni l'encre, écris ta lettre avec tes larmes, mets-y le sceau de ta douleur profonde. Le beau printemps viendra, tes camarades iront dans les vertes prairies, ils

seront gais et bruyans, et moi, pauvre femme, je regarderai dans la large rue, je verrai tous tes camarades, et je verserai de chaudes larmes. »

Quand le jeune soldat est prêt à partir, on lui coupe ses longs cheveux. Alors sa mère s'écrie :

« On a rasé ta belle tête, on a jeté tes boucles blondes sur le pavé. Il n'y a personne pour recueillir ces boucles; je les recueillerai, moi, pauvre mère; je les envelopperai dans un mouchoir de soie. Lorsque ma douleur me serrera le cœur, je prendrai ce mouchoir, j'étalerai ces blonds cheveux, je les regarderai avec tendresse, je les arroserai de mes pleurs, et mon ame sera peut-être soulagée. »

Le peuple russe est généralement encore très superstitieux. La superstition éclate à tout instant dans ses fêtes de famille et ses pratiques religieuses, dans les habitudes journalières de sa vie privée et dans les circonstances extraordinaires. Il croit aux maléfices et aux sortilèges, à l'influence d'une légion d'êtres surnaturels sur les accidens et les évènements de ce monde, au pouvoir de certains talismans et de certaines conjurations. Les chants traditionnels sont souvent une curieuse révélation de cette naïve crédulité. En voici deux entr'autres qui expriment avec une étonnante énergie la passion du cœur soutenue par une de ces superstitions populaires.

CONJURATION D'AMOUR.

« Sur les vagues de l'océan, sur l'île lointaine, il y a une planche, sur cette planche est étendue la douleur, et la douleur s'agite et se tord, elle se jette de la planche dans l'eau, de l'eau dans le feu, et de ce feu sort un démon qui crie : — Cours, cours, souffle à Marie sur ses lèvres et sur ses dents, souffle dans ses os et ses membres, dans son cœur impétueux, dans sa chair blanche et dans son foie noir, afin que cette fille se tourmente à chaque heure, à chaque instant du jour, à minuit et à midi. Que la nourriture qu'elle prendra, et sa boisson, et son sommeil ne lui soient d'aucun secours. Qu'elle s'exalte sans cesse afin que je lui paraisse plus beau que tout autre, que je lui sois plus cher que son père, sa mère et sa famille entière. J'enferme ma conjuration sous soixante et dix-sept cadenas, je jette les clés dans l'océan, et celui qui sera plus fort que moi et qui emportera tout le sable de la mer, celui-là seul pourra mettre fin à la douleur que j'évoque. »

CONJURATION D'UNE MÈRE SÉPARÉE DE SON ENFANT.

« Je pleure, pauvre mère, dans la haute chambre de ma demeure maternelle, dès l'Aurore en regardant au loin dans les champs, et le soir en voyant

le coucher du soleil. Je suis restée là jusqu'à la nuit, jusqu'à ce que vint la route humide, je suis restée là dans le regret et la douleur, et, lasse de me tourmenter ainsi, j'ai résolu de conjurer ma cruelle douleur, ma douleur de cercueil. Je suis allée dans la plaine, j'ai pris la coupe nuptiale, le cierge de fiançailles et le mouchoir de mariage, j'ai puisé de l'eau dans la source de la montagne, je suis entrée dans la noire forêt et, traçant autour de moi un cercle magique, j'ai prononcé à haute voix ces paroles :

« Je conjure mon enfant chéri sur cette coupe nuptiale, sur cette eau fraîche, sur ce cierge et sur ce mouchoir de mariage. Avec cette eau je lave son beau visage, avec ce mouchoir j'essuie ses lèvres de miel, ses yeux étincelans, ses joues roses, son front pensif; avec ce cierge j'éclaire son bel habit, son bonnet de zibeline, sa ceinture de diverses couleurs, ses bottes brodées, ses boucles de cheveux châtons, sa figure de brave et ses membres vigoureux. Que tu sois, mon enfant, plus brillant que les brillans rayons du soleil, plus doux à contempler qu'une douce journée de printemps, plus frais que l'eau de la source, plus blanc que la cire, plus fort que la pierre magique. J'éloigne de toi le démon funeste, l'ouragan impétueux, l'esprit des bois qui n'a qu'un œil, le démon domestique des demeures étrangères, l'esprit des eaux, la sorcière de Kieff, la femme des ondes qui clignote, la maudite *Babataga* (1), le serpent ailé et flamboyant, le corbeau de fatal présage. Je me place entre toi et l'ogre, le magicien trompeur, le sorcier, le mage mauvais, l'aveugle voyant, la vieille à double vue. Par mes paroles formidables sois, mon enfant, dans la nuit et dans le jour, dans l'heure et la demi-heure, dans la marche, dans le sommeil et dans la veille, garanti contre le pouvoir des esprits malins, contre la mort, la douleur et la calamité; sur l'eau, contre le naufrage; dans le feu, contre la combustion. »

« Quand viendra ta dernière heure, ressouvien-toi, mon enfant, de notre tendre amour, de notre pain et de notre sel. Tourne-toi vers ta patrie glorieuse, salue-la sept fois sept fois le visage sur la terre, dis adieu à tes parents, jette-toi sur le sol humide et endors-toi d'un sommeil paisible.

« Que ma parole soit plus forte que l'eau, plus haute que la montagne, plus pesante que l'or, plus dure que le roc, plus ferme qu'un chevalier armé, et si quelqu'un osait ensorceler mon enfant, qu'il soit englouti au-delà du mont Arara, dans les précipices sans fin, dans la poix bouillante, dans le feu qui pétille; que ses sorcelleries et ses œuvres de magie soient à jamais impuissantes contre toi. »

Les Russes ont des conjurations du même genre contre la fièvre et la grêle, contre tous les désastres et tous les accidens.

(1) La *Babataga* reparait souvent dans les traditions populaires de la mythologie slave. On la représente sous les traits d'une vieille femme édentée, ridée, affreuse. Elle recherche l'amour des jeunes gens et poursuit avec un mortier et un pilon ceux qui lui résistent. Mais comme elle a aussi des ennemis qui la poursuivent, à mesure qu'elle court, elle efface derrière elle ses traces avec un balai.

